

LES ANARCHISTES ET LA DÉFENSE NATIONALE...

*Entre illusion et hypocrisie
Voilà des mois et des années
Que j'essaye d'augmenter
La portée de ma bombe*

*Et je n'me suis pas rendu compt'
Que la seul' chos' qui compt'
C'est l'endroit où s'qu'ell' tomb'*

Boris Vian

(La java des bombes atomiques).

Si l'Ukraine avait eu la bombe atomique, la Russie ne l'aurait pas attaquée! Voici, en peu de mots, la doctrine de la dissuasion nucléaire. La France ne peut donc pas être attaquée! Est-ce si sûr? La France est l'un des rares pays présentant, sur son territoire, l'ensemble des installations permettant la conversion, l'enrichissement, la fabrication, le traitement et le recyclage des matières nucléaires nécessaires au bon fonctionnement des porte-avions et de sous-marins nucléaires.

Nous sommes donc protégés! Mais ce n'est pas si simple. La Russie dispose de l'arme nucléaire, donc elle est protégée. Donc elle peut attaquer et elle le fait. Il semble bien que la guerre est en train de passer les frontières mais, pour autant, notre force de dissuasion reste «*tranquille*».

Dire que nous sommes rattrapés par l'actualité est un euphémisme. Le 24 février 2022 aura été un coup de tonnerre dans notre façon d'analyser le monde. Ce qui nous semblait du passé, la guerre de nations contre nations, est redevenu d'actualité. L'idée même de guerre de classes semble obsolète. L'antimilitarisme traditionnel anarchiste, lui-même, n'a plus tellement de sens.

Le mouvement anarchiste latin n'a pas renoncé aux mythes des barricades. Nous n'avons pas tiré les leçons de la guerre d'Espagne où la force des canons et la trahison de ceux qui en pourvoyaient les révolutionnaires ont emporté la victoire. La puissance des armements modernes rend obsolète celle des baïonnettes. Ce qui se passe en Ukraine aujourd'hui en est une illustration. Malgré tout leur courage, les unités de combats, qu'elles soient anarchistes ou autres, ne sont pas autre chose que de la chair à canon. Croire, comme certains le proclament, qu'après, il y aura mieux est au mieux une illusion, au pire un mensonge.

La guerre transforme les sociétés. La nécessité de produire de plus en plus d'armements entraîne, de par l'effort demandé, au moins un raidissement politique si ce n'est une militarisation sociale. Macron a parlé d'«*économie de guerre*». Croire que, dans ce contexte, une révolution est possible confine à une illusion criminelle.

Ne pas se poser la question de la défense nationale est une hypocrisie. C'est partir de l'idée que ce n'est pas une nécessité. L'accident ukrainien arrive et nous oblige à repenser la situation. Aujourd'hui, si nous sommes protégés de la Russie, c'est que nous sommes sous la protection à la fois de l'O.T.A.N., de l'Europe unie et de la force nucléaire de dissuasion, bien que ces trois entités soient l'objet de critiques radicales par ailleurs. La position pacifiste de croire qu'il suffirait de sortir de l'*Alliance atlantique* pour ne pas encourir l'ire de l'ours russe ou de quelqu'un d'autre est illusoire. D'autres menaces peuvent surgir. Imaginons un mouvement révolutionnaire important dans notre douce France. L'agression qui serait portée contre les pouvoirs ne serait-elle pas de taille à inciter une intervention armée contre ces «*nouveaux*» communistes?

L'Ukraine, après la dernière bataille, sera un champ de ruines tant matérielles qu'individuelles. La place sera nette pour le développement du capital immobilier et pour le remboursement des aides militaires par le

prélèvement sur la force de travail. Les guerres brutalisent les sociétés. Existe-t-il une autre façon de faire, minimisant autant que cela soit possible les morts et les destructions? C'est-à-dire laissant un possible pour une autre société.

Sera développé, dans une seconde partie, de quoi provoquer chez beaucoup de nos lecteurs un sentiment de rejet. La précision des indications des techniques de résistance civile peut porter à sourire. La tradition anarchiste a bien pensé, elle, avec précision le mode de fonctionnement d'une société libérée. Dans le cas d'une défense nationale, nous nous devons d'être loin des envolées lyriques, du romantisme héroïque dont nous avons été bercés tant dans le roman national que dans les récits révolutionnaires. De tout cela nous connaissons les travers et les échecs. Et au fond, s'il ne s'agissait que de réfléchir à une autre façon de faire? Il s'agit de limiter, autant que possible, meurtres et destructions.

Pierre SOMMERMEYER.

On peut dire que l'idée de servitude volontaire telle qu'elle s'impose dans notre société est elle-même l'instrument du pouvoir et sert à transformer des chaînes réelles, objectives, en chaînes idéales, objet de discussions et d'arguties sans fin dans une société où la classe révolutionnaire a disparu et où les partis d'opposition ne peuvent plus répondre de rien.

Nous sommes alors au cœur de ce qu'on pourrait définir comme l'énigme de la servitude volontaire contemporaine : si la servitude se rapportait à une forme d'obéissance volontaire, comment comprendre l'infinité des mesures destinées à l'inscrire dans la structure des institutions et des rapports sociaux pour faire de la démocratie représentative le nec plus ultra de ce dessaisissement?

James C. Scott place son texte sous le signe de ce doute lancinant : « Je voudrais aussi contester l'idée de La Boétie selon laquelle le fait de n'avoir jamais connu la liberté ou le fait qu'elle soit absente de la mémoire collective priverait les subalternes des moyens mêmes d'imaginer tant cette liberté que l'autonomie ! » Avant même que ne s'installent les normes de la servitude volontaire, il y a toujours un événement hors normes qui prépare cette adhésion. La privation ne fait-elle pas elle-même partie de la conscience de qui se sent privé? Qui ne connaît l'expression de John Ball, l'un de ces prédicateurs millénaristes à l'origine d'un soulèvement des paysans : Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où donc était le gentilhomme ? Les formes mêmes de l'appel montrent bien que l'idée de vivre du travail d'autrui est un élément central de la servitude, rapport où se trouve pour chacun les raisons de l'obéissance. L'obéissance à la terre courbe le paysan et celle à l'industrie réclame du prolétaire une position qui le voue à la servitude. Mais son servage contient en puissance sa liberté, puisque le pouvoir

de ses maîtres dépend de lui et de sa révolte.

Les Grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous! L'appel traverse les siècles, et se résume pour les Grands à empêcher les Petits de se lever; à cela près que les Grands ont aujourd'hui appris à dissimuler leur volonté afin que les Petits croient pouvoir s'élever sans avoir à renverser la pyramide. En témoigne la référence permanente à se libérer de la servitude volontaire par les partis politiques qui sont en eux-mêmes les fonctionnaires attirés de cette feinte-dissidence².

“ La lutte contre la Tyrannie incite à découvrir les moyens de la révolte contre l'ordre existant.”

Les Niveleurs, qui firent entendre pendant la révolution d'Angleterre la parole des opprimés, désignaient le fruit des noces infernales de la Tyrannie et de l'Hypocrisie par le nom de Tyranipocrite, tyran fertile en ruses langagières et en iniquités destinées à duper le peuple révolté. Car, si l'hypocrisie est indissociable de la tyrannie, chacune des deux imprime de manière plus ou moins prononcée selon les besoins sa marque dans l'énoncé du Discours au présent de manière à faire dire à l'histoire son contraire. La tyrannie s'exerce toujours au présent, mais l'hypocrisie sait varier dans le temps et se servir du passé pour justifier cette présence.

L'une ne se conçoit pas sans l'autre, et c'est la force de l'argument éditorial de les avoir articulées l'une sur l'autre, de sorte que cette double perspective couvre toute la problématique de la servitude volontaire et fait des deux volumes un seul sous le même titre. D'une part, la lutte contre la Tyrannie incite à découvrir les moyens de la révolte contre l'ordre existant, et ce qui pourrait être une société libre, d'autre part, la présence de l'Hypocrisie n'exclut pas la problé-

matique de l'échec, donc que la tyrannie se réinstalle sous un visage différent. Mais le seul fait de poser la question sous cette forme montre que la servitude est non pas une acceptation, mais un ordre qui s'impose avant même que l'on ait pu concevoir son existence.

La vraie réponse consiste à montrer comment le grand nombre peut refuser cette condition malgré le fait que sa destinée la lui impose; et comment la question doit être posée.

IV.

Rousseau définit ainsi le contrat social de la servitude : « Vous avez besoin de moi, car je suis riche et vous êtes pauvre; faisons donc un accord entre nous. Je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donniez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai à vous commander. »

Mais les formes d'obéissance et de commandement changent. Le riche prend le visage correspondant à un nouveau mode d'assujettissement lié au travail, et il est lui-même le produit d'une évolution. La servitude, fût-elle dite volontaire, se transmet et prend différentes formes, et elle nous ramène à un pourquoi et un comment qui excluent la forme consentie.

Des expressions sont apparues lors des luttes ouvrières qui tranchent le nœud de la servitude. Ce sont toujours les mêmes mots, ceux de “démocratie directe” et de “spontanéité” que fait entendre le “peuple souverain” en ces moments où il a réellement voix au chapitre. Nous voilà ramenés à la clef du mystère, aux rapports sociaux de production, étant entendu

“ Imposant un silence à la mesure de la volonté d'ignorer ce qu'il lui est préférable de ne pas entendre.

14

LE MONDE LIBERTAIRE - N° 1849 - AVRIL 2023

R E T O U R A U S O M M A I R E

ILLUSTRATION

MPAMPIS

ROSA PARKS DANS UN BUS DE MONTGOMERY

“vous êtes bien conscient, Monsieur, que la servitude ne peut être que volontaire, et que vous me servez

parce que je vous laisse libre d'obéir ! »

qu'à cet endroit, domination et exploitation sont un seul et même concept; et que cette unité du despotisme, scellé par le capitalisme, offrirait enfin à la révolte la possibilité d'éteindre le foyer central de l'oppression sans que la flamme s'en rallume aussitôt en d'autres points.

Nous le voyons, les deux éditions posent les deux questions fondamentales qui déterminent les critères de choix et l'orientation de lecture des textes. Chacune d'entre elles porte, pourrait-on dire, la légitimation de l'acte de révolte, mais dans un rapport différent à la servitude. L'une ou l'autre se lisent et s'analysent pour donner à la vie du peuple un sens de refus ou d'acceptation. La servitude volontaire est toujours fruit d'une lutte du tyran contre la révolte existante, autrement la question ne pourrait être posée.

Trois textes de Miguel Abensour réunis dans le second volume offrent en quelque sorte la synthèse des questions

en suspens et qui rallument sans cesse la flamme du Discours : « Lettres et notes inédites sur La Boétie » ; « Du bon usage de l'hypothèse de la servitude volontaire » ; « Spinoza et l'épineuse question de la servitude volontaire ».

Dans un texte opportunément titré « Méditation sur l'obéissance et la liberté », Simone Weil soulignait : « La soumission du plus grand nombre au plus petit, ce fait fondamental de presque toute organisation sociale n'a pas fini d'étonner tous ceux qui réfléchissent un peu... [...] »

Il y a près de quatre siècles, le jeune La Boétie, dans son Contre-un, posait la question. Il n'y répondait pas. » La question ne laisse pas de place à la réponse, car cette absence de réponse est la réponse même. Qu'en est-il du refus de cette soumission au regard de l'organisation sociale du monde réel?

Le plus petit ne répond-il pas à l'insoumission du plus grand nombre en lui imposant un silence à la mesure de la volonté d'ignorer ce qu'il lui est préférable de ne pas entendre.

C'est Alfred Jarry qui nous fait entrer dans le système de cette liberté qui s'opposerait à la servitude volontaire sans avoir d'autre moyen que les mots pour la mettre en cause. Ubu nous livre la clef de cette parole qui ouvre toutes les portes, celle de la servitude comme celles de la

« Nous sommes libres de faire ce que nous voulons, même d'obéir; d'aller partout où il nous plaît, même en prison !

La liberté, c'est l'esclavage ! »

liberté, dès lors que l'on sait que le mécanisme n'obéit qu'à la voix de celui qui prononce les mots magiques.

« Vous savez mieux que moi la théorie de la liberté. Vous prenez celle de faire même ce qui est ordonné. Vous êtes un plus grand homme libre, Monsieur ?... » Ainsi parle aujourd'hui le Père Ubu : « Vous êtes bien conscient, Monsieur, que la servitude ne peut être que volontaire, et que vous me servez parce que je vous laisse libre d'obéir ! »

Louis Janover

1. James C. Scott, « Une part non négligeable de la résistance consiste à simuler la servitude volontaire. » « Ce n'est pas quand même à toi que je vais apprendre ça, Étienne ! », p. 188.

2 . L. Janover, La Démocratie comme science fiction de la politique. Paris, Sulliver, 2007.

3 . Simone Weil, Oppression et Liberté, Paris, Gallimard, 1955, p. 186 sq.

LE MONDE LIBERTAIRE - N° 1849 - AVRIL 2023

R E T O U R A U S O M M A I R E

15

RÉFLEXIONS

Lire la Bible. Autrement . . .

Janvier 2023. Dans le M . L . Julien O . partage avec nous sa lecture de la Bible . Il l'a lue à contrecœur...

« ne résistant pas à des pressions amicales » nous dit-il . Il y a plein de façons de lire ce livre et je crois que notre compagnon est parti du mauvais pied . Il est comme quelqu'un qui se serait précipité dans une piscine sans savoir nager.

Il n'est pas question ici d'un cours de théologie, qui n'aurait aucun intérêt .

Il y a plusieurs façons de lire ce livre. Soit on adhère au discours religieux qui affirme que Dieu s'exprime à travers ces pages comme d'autres prétendent la même chose en ce qui concerne le Coran. Ce n'est pas notre affaire. Soit il y a la façon que je qualifierais d'athéiste, celle que je crois empruntée par Julien. C'est à dire y chercher les raisons qui expliqueraient pourquoi tant de gens y croient.

Puis il y a une façon pragmatique... celle que je préfère, qui tente de comprendre ce que ces textes représentent. La Bible est un ensemble de récits divers, parfois contradictoires, recueillis et formalisés en un ensemble unique par des lettrés, religieux ou pas, en exil à Baby-lone, 500 ans avant notre ère. Il s'agit, ici, de ce que les chrétiens ont nommé Ancien testament.

Décryptage possible

Les cinq premiers livres sont connus sous le nom de Pentateuque dans le monde chrétien ou de Thora dans le monde juif. Le premier, la Genèse, est un fantastique récit à plusieurs voix de la création du monde.

Ce n'est en rien un exposé scientifique. Il est écrit que le monde a été créé en 7 jours. Nulle part il n'est dit que ces jours avaient 24 heures de durée. On peut très bien imaginer qu'ils en avaient 350 milliards!

Adam et Ève, un récit féministe s'il en est! Sans cette femme, nous, pauvres mâles, n'aurions jamais accédé à la

connaissance du monde ni ne saurions faire la différence entre le bien et le mal. Pour l'usage que l'on en fait... C'est donc Ève qui permet à l'humanité de sortir de l'animalité!

Une lecture attentive du début de ce livre nous apprend qu'il y avait alors les Néphilimes. Les commentateurs éclairés parlent de géants, fruits des relations entre les hommes et des anges déchus. On peut tout à fait voir là l'origine des super-héros de Marvel! Peut-être n'était-ce pas autre chose qu'une réminiscence des affreux hommes de Néandertal!

Caïn et Abel? Ce n'est rien d'autre que la présence de la lutte permanente entre les nomades et les sédentaires et de la culpabilité latente de ces derniers face à une vie qui respecte l'environnement en ne s'établissant pas. La vente de Joseph à des Ismaélites? C'est le début de l'existence des travailleurs émigrés et de leurs trafiquants. Chassés par les Égyptiens de souche par peur d'un grand remplacement, ces travailleurs exploités émigreront de nouveau à la recherche d'un paradis perdu où couleront lait et miel. Début d'un autre grand remplacement jamais fini.

Une organisation marquée par une volonté d'égalité sociale.

À cette fin, ils se construiront une idéologie, le monothéisme. Arrivés sur place, c'est-à-dire ce qui correspond aujourd'hui à la Palestine, ils vont mettre en place une organisation remarquable que les rabbins et autres lettrés vont s'efforcer de faire oublier rapidement.

Il s'agit de l'année jubilaire. Cette règle a été écrite pour une société agraire. La vie de la communauté est organisée autour d'un cycle de sept ans et d'un cycle global de 49 ans. La première donnée de base est celle-ci : la terre n'appartient pas aux individus mais à Dieu. Elle ne peut pas être vendue avec perte de tout droit. Les terres ont été distribuées au départ. Comme si chacun avait ce dont il avait besoin. Tous les sept ans la terre est mise en repos et, la même année, toutes les dettes sont abolies. Quand il y avait un esclave, il ne pouvait l'être plus de sept ans. Tous les quarante-neuf ans, lors du Jubilé, les terres revenaient à leur propriétaire originel. Ce type d'organisation rendait impossible toute accumulation de capital.

« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »

Il advint que les hommes de ces communautés voulurent, comme les autres, avoir un roi. Celui qui avait l'autorité à ce moment-là, un dénommé Samuel, leur dit ceci « Vos fils, il les prendra, il les affectera à ses chars, il les fera labourer et moissonner à son profit, fabriquer ses armes de guerre. Vos filles, il les prendra pour la préparation de ses parfums. Il prendra le meilleur de vos champs pour les donner à ses serviteurs. Il prélèvera la dîme, pour la donner à ses dignitaires et à ses serviteurs. Il prendra les meilleurs de vos jeunes gens et les fera travailler pour lui. Vous-mêmes deviendrez ses esclaves. Ce jour-là, vous pousserez des cris à cause du roi que vous aurez choisi. Seul le silence vous répondra » !

Que la Bible soit utilisée comme outil de pouvoir de soumission, d'aliénation, c'est une évidence qu'il n'est pas nécessaire de discuter. En faire autre chose qu'une création humaine avec toutes les contradictions liées à ce type de produit relève d'une certaine myopie.

Pierre Sommermeyer

Individuel

18

LE MONDE LIBERTAIRE - N° 1849 - AVRIL 2023

R E T O U R A U S O M M A I R E

CULTURES

DESORDRES

QUAND L'ANARCHISME RENCONTRE LA PONCTUALITÉ SUISSE

« L'indépendance de pensée et d'expression que je rencontrais dans le Jura suisse m'interpellèrent d'autant plus fort; et après quelques semaines passées auprès des horlogers, mon opinion au sujet du socialisme était certaine : j'étais un anarchiste. »

Pierre Kropotkine, 1877.

Mémoires d'un révolutionnaire

Le mouvement du balancier au cœur des mécaniques horlogères

Le titre allemand du film est Unruh. Ce mot peut signifier beaucoup de choses, et pas seulement le contraire du calme et de l'ordre. Dans la production horlogère, il désigne le balancier, véritable cœur des mécanismes.

« De nombreuses femmes de ma famille travaillaient dans l'industrie horlogère », explique Cyril Schaublin le réalisateur. Joséphine, jeune ouvrière d'usine, fabrique le cœur mécanique des montres. Alors qu'elle est confrontée à de nouvelles formes d'organisation de l'argent, du temps et du travail, elle s'engage dans le mouvement local des horlogers anarchistes.

L'horlogerie suisse, dès le début des années 1870, exporte chaque année des millions de montres à l'étranger et produit la majeure partie de ses montres pour le marché mondial. Deux idéologies s'opposent,

elles sont symbolisées à l'écran par l'hymne patriotique de la bourgeoisie et par la chanson « L'ouvrier n'a pas de patrie » des anarchistes. En partant des événements historiques qui ont fait du vallon de Saint-Imier l'épicentre politique du mouvement anarchiste international en pleine expansion, le film reconstitue des événements et des situations dans un village horloger vers 1877. Le film raconte également la rencontre entre Joséphine Grabli, une ouvrière de fabrique horlogère qui participe à l'agitation sociale, et Pierre Kropotkine, un voyageur et cartographe russe.

Le jeune Kropotkine parcourt la région en topographe, dressant une nouvelle carte de la région, revenant aux noms de lieux et aux frontières d'origine. Les montres et les horloges entrent dans une nouvelle ère d'évolution technologique, devenant de plus en plus parfaites et précises. La photographie fait également son irruption comme activité artistique et récréative mais aussi comme instrument d'identification et de domination de la population, tout comme le télégramme disparaît au profit d'autres moyens de communication plus sophistiqués, prêts à donner forme à ce que Foucault appelait la « société de contrôle ».

« Aucune discussion, aucun éclat de voix lorsqu'il s'agit de licencier deux ouvrières accusées d'appartenir au syndicat anarchiste. »

Les ouvrières sont occupées à garder les cadences de production exigée par des contremaîtres qui passent leur temps à compter, à l'aide d'un chronomètre, le temps passé aux différentes tâches de précision et de minutie que demande la fabrication d'une montre. Tout est question de temps dans ce film, et le temps devient oppresseur pour les ouvriers. Parce que ne pas être dans le temps, c'est risquer d'être licencié.e sur-le-champ. On observe les ouvrières penchées au-dessus de leurs ouvrages, une mono-loupe coincée sur un œil - précieux outil de travail - on finit par s'attarder pour comprendre comment se fabrique une montre au siècle dernier.

Dans une société très cadenassée, les conversations entre tous les protagonistes sont empreintes en apparence d'une cordialité étonnante. Les policiers omniprésents parlent avec politesse, lorsqu'il s'agit d'annoncer à une ouvrière qu'elle devra passer une semaine en prison pour avoir oublié de payer ses impôts, tout en lui souhaitant une bonne journée. Aucune discussion, aucun éclat de voix lorsqu'il s'agit de licencier deux ouvrières accusées d'appartenir au syndicat anarchiste. Les deux victimes semblent accepter leur sort avec résignation, alors que la répression contre le mouvement ouvrier fait rage un peu partout dans le monde.

Le film se déroule dix ans après la Commune en France. Une ouvrière dira dans le calme le plus total : « Ils sont tous morts. » Le patron expliquera cyniquement à un de ses amis avec le même calme : « Vous devriez lire la presse anarchiste, on y apprend beaucoup de choses. » Le parallèle avec les temps actuels est évident et désespérant. La politesse comme discipline apprise et acceptée de tous, ressemble étrangement à l'impuissance que nous ressentons aujourd'hui face à la sophistication de nos démocraties.

Pierre Kropotkine, l'anarchisme et les horlogers de Saint-Imier

Cyril Schaublin nous explique : « Lorsque je suis tombé sur la citation autobiographique dans laquelle Kropotkine décrit comment il est devenu anarchiste après avoir visité une vallée hor-logère suisse et son mouvement anarchiste, j'ai tout de suite su que cela ferait partie du film, aux côtés d'un personnage inspiré de ma propre grand-mère, une ouvrière d'usine horlogère qui participait aux émeutes. »

Ce que le film entend par anarchisme est clarifié dès le premier dialogue, en russe : « C'est comme le communisme, mais sans gouvernement ». Un système libertaire qui fait confiance aux travailleurs pour s'organiser au sein d'associations locales. Prévoyant dès cette époque, que des structures centralisées conduiraient à l'exploitation et à l'aliénation, et pas seulement dans le cadre du capitalisme.

58 LE MONDE LIBERTAIRE - N° 1849 - AVRIL 2023

R E T O U R A U S O M M A I R E

« Dans les années qui suivirent, la vallée devint le point de rencontre du mouvement anarchiste international. »

Celui qui travaille dans une usine et devient parallèlement actif au sein d'une coopérative anarchiste est immédiatement licencié. Le fait que de nombreuses personnes s'engagent malgré tout dans les syndicats s'explique facilement par le manque de prestations sociales. En ce temps, une ouvrière non mariée n'avait, par exemple, pas droit à une assurance maladie.

Cyril Schaublin déclare dans un entretien : « En 1871, une section du mouvement des ouvriers horlogers suisses de la commune de Sonceboz a publié une lettre circulaire dans laquelle elle remettait en question de manière critique le rôle autoritaire de Marx et Engels au sein du mouvement socialiste. Cette lettre a suscité une telle attention et une telle sympathie au sein du mouvement socialiste international qu'un nouveau groupe a été créé au sein du mouvement socialiste. Il se désigna lui-même comme Première Internationale anti-autoritaire, en opposition à la Première Internationale communiste. »

La plupart des anarchistes suisses, comme Adhémar Schwit-zguébel ou Auguste Spichiger, étaient horlogers. Le premier congrès de ce nouveau groupe s'est tenu en 1872 à Saint-Imier. Il attira des membres et des visiteurs de toute l'Europe et de Russie. De nombreux anarchistes espagnols, italiens, mais aussi allemands restèrent dans la vallée et y imprimèrent des journaux et des livres qui passèrent illégalement

à l'étranger. Dans les années qui suivirent, la vallée devint le point de rencontre du mouvement anarchiste international.

Les États-nations, les nouvelles technologies et leurs effets aujourd'hui

Écoutons Cyril Schaublin : « Je pense qu'à certains égards, il existe certainement des parallèles entre les années 1870 et notre présent. On peut supposer que de nombreux éléments constitutifs de la construction de notre présent ont été posés à cette époque, notamment la création d'États-nations sur la base de récits historiques nationalistes, enseignés à l'école et

perpétués dans la presse. [...] Dans notre film aussi, les personnages recréent le passé pour construire le présent : Le mouvement anarchiste recrée la Commune de Paris, avec ses idéaux d'égalité salariale entre hommes et femmes et de répartition égale des biens. Le directeur de la fabrique de montres, quant à lui, préconise avec les amis de son parti de recréer la bataille médiévale de Morat, qui oppose les forces armées suisses aux Bourguignons, afin d'éveiller des sentiments nationalistes au sein de la population et de gagner un soutien pour l'État fédéral naissant. Quels éléments de la mémoire historique sont aujourd'hui rejoués et représentés, et comment ces décisions vont-elles façonner notre présent et notre avenir ? »

Le réalisateur Cyril Schaublin ne place pas ses personnages de manière proéminente au centre de l'écran, mais sur les bords de l'image. Au centre se trouve la machinerie capitaliste qui transforme les individus en petits rouages de l'horloge. La caméra de Schaublin est tantôt distante et décentrée, tantôt proche des visages ou des mains qui travaillent et donnent et reçoivent de l'argent. C'est un travail de mise en scène qui devient hypnotique grâce à l'utilisation singulière des sons d'ambiance qui prolonge l'action au-delà de l'écran.

Désordres est un film historique, il agit comme une sorte d'horloge ne cherchant pas à mesurer le temps qui appartient au système, aux propriétaires d'usine et à la police. C'est une comédie absurde, une farce indéchiffrable de l'histoire. Schaublin souhaite avant tout rendre visible l'aliénation. Ses personnages vivent dans un monde calculé, dans lequel ils ne sont eux-mêmes que des numéros.

Lors de la dernière Berlinale, Schaublin a remporté à juste titre un prix de la mise en scène pour cette expérience cinématographique au rythme des balanciers mécaniques.

Mireille Mercier et Daniel Pinós

Un fauteuil pour deux (Radio libertaire)

Désordres, 93 minutes, couleur, Suisse, 2022 partenariat avec Radio libertaire - sortie le 12 avril

LE MONDE LIBERTAIRE - N° 1849 - AVRIL 2023 59

R E T O U R A U S O M M A I R E

(À suivre)

Louis JANOVER.
